



LA
MER
DE
TOUS
LES
DANGERS

CLAUDINE DOUVILLE

Libre
Expression.

UNE AVENTURE
DE MIK JONES

**LA
MER
DE
TOUS
LES
DANGERS**

De la même autrice

Mission sacrée 3 – Les seigneurs du désert, Libre Expression, 2014.

Mission sacrée 2 – Le souffle de l'Arctique, Libre Expression, 2013.

Mission sacrée 1 – Les esprits de l'Amazonie, Libre Expression, 2012.

Une histoire de cowboy, Libre Expression, 2010.

Le Loup des îles, Libre Expression, 2009.

La Louve des mers, Libre Expression, 2008.

**LA
MER
DE
TOUS
CLAUDINE DOUVILLE LES
DANGERS**

UNE AVENTURE
DE MIK JONES

Chapitre 1

Le soleil couchant brossait le ciel de couleurs spectaculaires tandis que le monde des ombres envahissait tranquillement la terre. Le concert des cigales couvrait celui des oiseaux, créant une joyeuse cacophonie. Après avoir été écrasées toute la journée sous une chaleur étouffante, les odeurs libérées du sol montaient avec une telle intensité qu'on avait l'impression d'en voir les volutes.

Mik Jones et Kekuta Muungai étaient accroupis sous un acacia, attendant que l'obscurité soit totale. Ils ne parlaient pas, chacun plongé dans ses pensées et déjà concentré sur l'action à venir. Mik sentait le poids de son Beretta coincé sous sa ceinture dans son dos, même s'il espérait ne pas avoir à s'en servir.

Au bout d'un quart d'heure, alors que le soleil n'était plus qu'un vague souvenir d'or brûlé au-delà des collines, Mik se leva, aussitôt imité par son compagnon.

— Alors, on y va ? murmura celui-ci.

— Yep, se contenta de répondre Mik, prenant son Beretta en main.

Ils sortirent du couvert de l'acacia en ayant soin de ne pas faire craquer les branches éparpillées sur le sol. Évitant la route, ils coupèrent à travers les fourrés et suivirent le lit d'un ruisseau desséché. Ils étaient relativement à l'abri dans cette dépression du terrain, mais allaient bientôt devoir s'exposer, le ruisseau s'éloignant dans la direction opposée.

Mik ouvrait la marche, à moitié courbé pour éviter que son mètre quatre-vingt-dix attire l'attention d'un éventuel observateur. Kekuta était tout aussi grand, mais ses années passées à fréquenter les Massaïs dans la savane africaine lui avaient donné une démarche souple qui se fondait dans l'oscillation des branches et le souffle du vent sur le sol. Il ne portait pas de pistolet, n'ayant jamais été à l'aise avec les armes à feu, mais plutôt une solide machette à la lame bien effilée et au manche robuste. Quelle que soit l'extrémité utilisée, son efficacité était redoutable. Et tout comme Mik, il espérait que sa machette ne servirait qu'à ouvrir le chemin lorsqu'ils reviendraient à travers les branches.



Quelques semaines plus tôt, Mik Jones, médecin humanitaire de Médecins Sans Frontières, avait soigné un jeune garçon à la clinique d'Agribar, où il était en poste. L'enfant, âgé de tout au plus 10 ou 11 ans, avait été emmené par un homme aux manières brusques qui s'était présenté comme son oncle ou peut-être son grand frère. C'était resté un peu vague, et Mik n'avait pas insisté devant la souffrance du gamin qui avait un bras salement amoché. Il s'était blessé en tombant d'un arbre, avait dit l'homme en spécifiant que le petit était très turbulent. Ça avait paru étonnant au médecin alors que l'enfant paraissait particulièrement amorphe, voire atone, et dans un état qui dépassait largement celui qu'aurait pu provoquer le médicament que son accompagnateur disait lui avoir administré pour contrôler la douleur. L'enfant semblait drogué, et par des substances beaucoup plus robustes que de simples analgésiques. Mais Mik avait gardé ses réflexions pour lui, jugeant plus urgent de réparer le bras cassé pour écarter de possibles complications. Il avait demandé à l'homme de sortir de la salle pour le laisser seul avec son patient, mais celui-ci

avait refusé, affirmant que l'enfant serait désesparé sans sa présence. Tout indiquait plutôt qu'il ne voulait pas laisser l'enfant en tête-à-tête avec Mik.

Après leur départ, avec promesse de revenir pour un suivi, le médecin avait discrètement enquêté sur l'homme et l'enfant. Il n'avait pas trouvé grand-chose. Personne ne les connaissait ou ne se rappelait les avoir croisés. Il avait pourtant revu l'adulte dix jours plus tard, cette fois en compagnie d'une fillette. Il n'était pas venu vers lui, mais était plutôt allé vers Numa Muungai, la sœur de Kekuta et infirmière à la clinique. Mik s'était empressé de terminer un bandage sur un patient et s'était dirigé vers la tente occupée par Numa. Quand il était arrivé, l'homme était déjà reparti.

Numa lui avait raconté que la fillette était atteinte d'une forte fièvre et que l'homme, son cousin, avait refusé une consultation avec Mik.

— Pas le temps, avait-il dit, et il avait réclamé quelques cachets pour faire baisser la fièvre de l'enfant.

Comme Numa avait insisté, il avait commencé à s'énerver et avait menacé de s'en aller avec la fillette.

— Quelques herbes brûlées et des chaussettes trempées dans le jus de citron feront finalement l'affaire, avait-il dit.

Numa avait eu pitié de l'enfant, qui faisait près de 40 degrés de fièvre. Elle lui avait administré des cachets, tout en spécifiant qu'un examen plus approfondi serait de mise. Il fallait connaître la cause de cette fièvre.

— C'est un simple refroidissement. Elle est fragile aux courants d'air, avait dit l'homme sèchement, tout en tirant la fillette par le bras pour l'emmener vers la sortie.

En désespoir de cause, et dépassant sciemment les limites de son cadre d'intervention, Numa lui avait alors remis un flacon d'antibiotiques à large spectre, sachant qu'elle ne reverrait pas l'enfant de sitôt. Ils étaient partis depuis quelques minutes quand Mik était arrivé.

C'est ce qui l'avait décidé à pousser ses recherches un peu plus loin. Comme il était évident que l'homme ne vivait pas dans la commune aux abords de la clinique, Mik s'était mis à patrouiller dans la région chaque fois que son emploi du temps chargé le lui permettait. Au bout d'une semaine, il l'avait aperçu de nouveau, cette fois en compagnie de deux comparses à l'air aussi peu aimable que lui. Ils marchaient dans une rue poussiéreuse du quartier voisin, presque un village, avec toute l'assurance que leur conféraient leurs kalachnikovs pendues à leur épaule. S'enfonçant sur le siège de sa Jeep, il les avait vus entrer dans un commerce et sortir avec trois bouteilles d'alcool. Ils étaient ensuite montés dans une fourgonnette déglinguée et, dans un grand nuage de poussière, étaient sortis du village. C'est ce nuage accroché à leurs roues qui avait permis à Mik de les suivre de loin. Ils avaient bifurqué au bout de vingt minutes, quittant la route pour un embranchement visible seulement pour ceux qui le connaissaient. Mik avait jugé prudent de laisser sa propre Jeep dans les fourrés et de continuer à pied. Restant soigneusement camouflé par les hautes herbes, il était arrivé près d'un campement où régnait une certaine activité. Plusieurs hommes y flânaient, certains grillant de la nourriture sur un feu de bois, d'autres tirant avec volupté sur un joint qu'ils se passaient à tour de rôle. Un nombre non négligeable d'entre eux portaient des armes. Il y avait peu de femmes, sinon deux jeunes filles qui ramassaient des débris sur le sol. Lorsque l'une d'elles était passée près de lui, l'un des hommes l'avait empoignée et avait enfoui une main sous sa jupe, ce qui avait déclenché des rires gras de la part des autres. Il l'avait ensuite repoussée, et la jeune fille s'était empressée de s'éloigner. L'homme lui avait crié quelque chose que Mik n'avait pas pu entendre. Puis un bruit qui détonnait dans cet environnement hostile était monté d'une hutte adjacente. Un enfant pleurait. Comme les pleurs devenaient

plus insistants, un autre homme – Mik avait reconnu celui de la clinique – s'était levé et était entré dans la hutte. On avait entendu un cri, puis les pleurs avaient cessé brusquement. Mik en avait assez vu. Il avait alors retraité prudemment vers sa Jeep et était retourné à la clinique.

Sur le chemin du retour, il s'était arrêté dans une cantine et avait commandé une Gala. Il s'était assis sur une chaise bancale à l'entrée du commerce et avait avalé avec soulagement une longue gorgée de la bière froide. Il réfléchissait à ce qu'il venait de voir. Ce campement était visiblement un nid de rebelles, ces hommes sans foi ni loi qui semaient la terreur au Somaliland, petit État autoproclamé indépendant, et qui soumettaient la population à leur tyrannie. Mik soupçonnait fortement que les deux enfants emmenés à la clinique avaient été enlevés à leurs parents pour en faire soit des enfants-soldats, soit des esclaves affectés à diverses tâches, pas toujours ménagères...

Son travail à la clinique s'achevait. Les opérations de Médecins Sans Frontières en Somalie et au Somaliland avaient d'abord cessé en 2013, après plus de vingt ans de travail continu. Ça n'avait pas été une décision facile à prendre, mais une série d'attaques extrêmes contre le personnel avait justifié ce retrait effectué bien à contrecœur, les besoins de la région étant pressants. Un retour progressif avait commencé en avril 2017, et Mik faisait partie des premières équipes qui y avaient été envoyées. Les affectations étaient normalement de courte durée, quelques mois tout au plus. Mais Mik, d'une prolongation à l'autre, était resté presque deux ans. Il devait partir incessamment, avec Numa et Kekuta, vers le Kenya, où il prendrait une nouvelle affectation. Les arrangements de voyage avaient été faits avec le capitaine d'un cargo qui les amènerait de Berbera à Mombasa. Noliser un avion coûterait trop cher et voyager par la route était beaucoup trop dangereux. Avec tout le matériel qui devait être rapporté – on

avait décidé de moderniser les installations et de récupérer tout ce qui pouvait l'être —, le cargo était la seule solution. Le départ était prévu pour le surlendemain. On attendait d'une heure à l'autre deux médecins, une infirmière et un coordonnateur qui assureraient la relève. D'ailleurs, ils étaient peut-être déjà arrivés.

Mik regardait sans la voir la vie indolente de la rue. Quelques femmes lourdement chargées de corbeilles pleines à ras bord qu'elles transportaient sur la tête, des hommes avachis dans les rares coins d'ombre, grillant cigarette sur cigarette, des chèvres pourchassées par des bambins, des chiens errants fouinant dans les ordures qui jonchaient la rue. Indifférent au spectacle, Mik était perdu dans ses pensées, et une idée s'y imposait de plus en plus. Une idée téméraire qu'il risquait fort de regretter par la suite, mais son regret ne serait que plus vif s'il ne tentait pas le coup. Il avait avalé la dernière gorgée de sa bière et marché d'un pas ferme vers sa Jeep.



Convaincre Numa et surtout Kekuta n'avait pas été si difficile. Ils avaient bien opposé quelques objections pratiques, mais Mik les avait balayées aisément. Ils aviseraient quant à ce qu'ils feraient des enfants une fois qu'ils seraient en sécurité avec eux. L'important, c'était de les sortir de là. L'opération de sauvetage inquiétait tout de même Numa. Voir Mik et son frère partir seuls chercher on ne savait combien d'enfants dans un camp de rebelles lui paraissait à la fois noble et insensé. Elle reconnaissait le sens du devoir de Mik et son incapacité à rester inactif devant une situation inacceptable, surtout s'il estimait pouvoir y changer quelque chose.

— C'est très dangereux, ce que tu veux tenter, avait-elle dit quand il leur avait exposé son idée.

— Je sais, mais nous serons prudents. Nous agirons à la tombée du jour, au moment où je suppose qu'il y aura moins de personnes dans le camp, les occupants profitant bien souvent de la nuit pour commettre leurs méfaits. J'ai bien observé les lieux et j'ai repéré plusieurs endroits où nous pourrions nous cacher en cas de besoin. Mais je pense qu'en agissant vite, on pourra s'en tirer relativement bien. Ces rebelles exercent une telle pression sur la région qu'ils se sentent complètement à l'abri, et il ne leur viendrait certainement pas à l'idée que quelqu'un pourrait tenter de forcer leur camp.

— Personne ne serait assez fou pour le faire, sauf toi, avait simplement constaté Numa.

— Hé, il ne sera pas seul, avait protesté Kekuta. Ma seule présence est un gage de réussite.

Numa les avait regardés tous les deux en soupirant.

— Pourquoi faut-il que les deux hommes que j'aime le plus sur la Terre soient des chevaliers qui se sentent investis de la grande mission de sauver le monde ?

— C'est ce qui fait notre charme, avait dit Mik en serrant la jeune femme contre lui et en l'embrassant tendrement sur la tempe.

— Mais s'il vous arrivait malheur ? avait-elle ajouté, ses yeux s'emplissant soudainement de larmes.

— Nous serons prudents, je te le promets, avait ajouté Mik en la serrant plus fort contre lui. Et je te promets aussi que, si ça devient trop dangereux, nous laisserons tomber et nous reviendrons aussitôt.

Numa n'était pas dupe. Elle savait bien que, quoi qu'il arrive, Mik mènerait la mission qu'il s'était donnée jusqu'au bout. Elle ne pouvait qu'espérer que tout se passe bien et que le lendemain, à cette heure, ils regardent s'éloigner la côte du Somaliland à bord du cargo. Elle s'était levée – il y avait encore tant de choses à faire pour préparer le départ – et avait laissé les deux hommes tracer leur plan.

La présence de Kekuta était indispensable. Outre le français et le swahili, sa langue maternelle, il parlait assez aisément le somalien et l'arabe, ce qui allait être très utile pour entrer en contact avec les enfants. Ceux-ci ne devaient pas les confondre avec leurs geôliers, et il faudrait les convaincre de les suivre en toute discrétion. Les deux hommes n'avaient pas idée du nombre d'enfants qui étaient captifs au camp, mais la case où ils avaient été confinés n'était pas grande, Mik estimait donc qu'ils ne seraient pas très nombreux. Mais ça ne voulait rien dire. Il avait déjà trouvé une cinquantaine de personnes dans un conteneur exigu lors d'une mission au Congo, la moitié d'entre eux ayant suffoqué dans l'empilement. On verrait bien une fois sur place. Mik était conscient qu'il y avait de grands trous nébuleux dans cette opération, mais il se fiait à son instinct et à son expérience pour résoudre les problèmes quand il y ferait face.

Né à Cacouna au Québec, dans la région du Bas-Saint-Laurent, d'une mère malécite et d'un père néo-zélandais qu'il n'avait jamais connu, Mikkuan Jones Manicouche avait fait sa médecine dans les Forces armées canadiennes, n'ayant pas l'argent nécessaire pour payer l'université autrement. Il avait alors servi dans les Forces le temps nécessaire à son contrat, et le temps aussi d'acquérir une solide formation sur le terrain. Il s'était découvert un talent de tireur d'élite qu'il avait plutôt mis à contribution en remportant trois médailles olympiques en biathlon, pour la plus grande gloire des Forces canadiennes et de son pays. Il avait participé à quelques missions en Afghanistan, mais à titre de médecin militaire, et non de soldat. Grand, les cheveux noirs vaguement bouclés et le regard tout aussi sombre, il passait rarement inaperçu. Pourtant, il ne cherchait pas l'attention, et c'était peut-être justement pour cela qu'il l'obtenait toujours. C'était un leader naturel, bien qu'il n'en eût pas toujours

conscience. Les hommes appréciaient sa présence, et les femmes la recherchaient.

Mik et Kekuta avaient finalisé le plan qu'ils projetaient de mettre à exécution le lendemain soir. Le départ vers le Kenya étant prévu tôt le surlendemain, ils n'auraient pas à cacher les enfants longtemps et leurs chances de réussite en seraient accrues. Ils étaient ensuite allés donner un coup de main à Numa, qui en avait bien besoin.



Les deux hommes arrivaient à proximité du camp. Chaque minute qui passait voyait décliner la lumière, le soleil se couchant rapidement à ces latitudes. L'obscurité allait bientôt être une complice précieuse. Lors de sa reconnaissance des lieux, Mik avait bien repéré la case où étaient retenus les enfants, légèrement à l'écart du cœur du camp. Il espérait qu'on ne les avait pas déplacés depuis ou que, pire encore, ils aient déjà été évacués vers une autre destination. Par un sifflement étouffé, Kekuta attira son attention. Il pointa du menton un homme adossé à un arbre à l'entrée de la case, une kalachnikov négligemment posée entre ses jambes. Mik grimaça. Il avait naïvement espéré qu'il n'y aurait aucune garde auprès des enfants. *Tant pis*, se dit-il, *on fera avec*. Il signala à Kekuta qu'il se chargeait de l'homme en question et lui montra l'arrière de la case. Kekuta hocha la tête pour signifier qu'il avait compris. Il allait tenter un premier contact avec les enfants.

Replaçant son Beretta dans sa ceinture, Mik contourna le bâtiment grossier à pas de loup. De hautes herbes poussaient tout autour, ce qui lui assurait une relative discrétion. L'homme alluma une cigarette et en savoura la première bouffée en fermant les yeux. C'était le moment qu'attendait Mik. Il fonça sur lui aussi silencieusement qu'un chat et lui enserra le cou au creux de son coude. Il aurait été

facile de lui casser les vertèbres cervicales et de s'en débarasser sans peine, mais Mik était médecin, pas assassin, et quoique cette crapule eût certainement mérité ce sort, il ne pouvait se résoudre à tuer froidement. Il avait choisi de sauver des vies, pas de les enlever. Il serra jusqu'à ce que l'homme perde conscience, puis le tira dans les hautes herbes. Il le bâillonna solidement avec le bandana crasseux que le rebelle portait au cou et lia ses mains et ses pieds avec des attaches autobloquantes. Il alla ensuite rejoindre Kekuta.

Celui-ci l'attendait derrière l'abri fait d'une armature de bois et de toiles disparates. Il ne résisterait certainement pas longtemps à la pluie, mais le risque était presque inexistant en ce mois de juillet, au cœur de l'une des saisons les plus chaudes de la planète. Et si pluie il y avait, elle serait vue comme une bénédiction, au risque de mettre à plat toutes les maisons du village. Kekuta avait délicatement soulevé le coin de l'une des toiles et tentait de regarder à l'intérieur à travers les bouts de bois enchevêtrés qui formaient le squelette de la case. On n'y voyait pas grand-chose et il hésitait à attirer l'attention des enfants, ne pouvant vérifier avec certitude qui se trouvait là. Si jamais il y avait un autre gardien avec eux, ou si tout simplement il ne s'agissait pas de la bonne case, l'alerte serait donnée rapidement et ils se retrouveraient en fâcheuse position.

Par signes, il fit comprendre à Mik qu'il allait se faufiler à l'intérieur. Le risque était grand, mais c'était la seule chose à faire, ou il leur faudrait laisser tomber toute l'opération. Et ça, aucun des deux hommes n'aurait pu s'y résoudre sans avoir auparavant tenté l'impossible. Mik se tapit donc à l'arrière de la case tandis que Kekuta se glissait vers l'avant. Il se déplaçait en parfait silence, comme s'il ne touchait pas le sol. Quelques éclats de rire montèrent jusqu'à eux, tels des avertissements à opérer avec la

plus grande prudence. Au bout d'un moment qui parut interminable à Mik, il vit le coin de la toile que Kekuta avait libéré se soulever légèrement. Le visage de son ami s'y encadra, on ne voyait que le blanc de ses yeux se détacher dans l'obscurité.

— Hé, Doc, chuchota-t-il, on a ici une belle ribambelle de gamins qui ne demandent qu'à partir. Mais faut faire vite, l'absence du garde pourrait être remarquée.

— Ils sont calmes ?

— Effrayés, je dirais, mais encore plus à l'idée de rester ici.

— Combien sont-ils ?

— Au jugé, plus d'une douzaine. Laisse-moi compter... Quatorze, précisa-t-il une minute plus tard.

Mik grimaça. Ça faisait beaucoup de monde. Il fallait faire vite.

— On va ouvrir un passage par ici, dit-il en sortant le couteau de chasse de l'étui qu'il portait à la ceinture.

Travaillant de concert, les deux hommes créèrent une ouverture assez grande pour que les enfants puissent s'y faufiler sans avoir à contourner la case par devant. Ils agirent vite et avec précision. Mik entendait Kekuta raser ses petits compagnons à voix basse, tantôt en somalien, tantôt en swahili. Puis l'ouverture fut suffisamment grande pour qu'un premier enfant s'y glisse. C'était une fille de 10 à 12 ans qui respirait par à-coups saccadés. On la sentait au bord de la panique.

Mik la tira doucement par la main et la fit passer derrière lui, tentant de se montrer rassurant.

— Va là, chuchota-t-il. C'est toi qui vas recevoir les autres. Il faut rester bien tranquille pour ne pas attirer l'attention, ajouta-t-il sans savoir s'il avait été compris.

Un deuxième enfant passait déjà par l'ouverture, une autre fillette, mais beaucoup plus jeune. Mik l'envoya se réfugier dans les bras de la première. Deux garçons leur

succédèrent, puis les enfants s'enchaînèrent l'un après l'autre jusqu'à ce que Kekuta passe à son tour par l'ouverture en rampant. Faisant à nouveau signe à tout le monde de se taire, Mik entraîna le groupe à sa suite.



Chapitre 2

Mik guida les enfants vers l'arrière du campement, s'écartant volontairement de l'endroit où ils avaient laissé leur véhicule, une fourgonnette cabossée parfaitement discrète qui se fondait dans le paysage. Il prit dans ses bras une petite fille d'environ 5 ans qui se raidit aussitôt à son contact. La voyant sur le point de pleurer, il la reposa vivement sur le sol, et Kekuta s'approcha d'elle, lui murmurant quelques mots en somalien. Il la souleva de terre sans qu'elle émette aucune protestation.

— Vite, dit Mik, on va aller jusqu'à ces arbres, là-bas. Essayez de rester près les uns des autres.

Kekuta traduisit, et les plus grands s'élancèrent devant, tirant les plus jeunes par la main. Tous prenaient conscience tout à coup qu'ils avaient une chance d'échapper à l'enfer auquel ils étaient promis. Ils se rendirent jusqu'à un rocher qui émergeait du sol comme une île minuscule au milieu de l'océan. Mik et Kekuta y regroupèrent les enfants, puis ils se tapirent silencieusement derrière cet abri.

Les deux hommes jetèrent un regard sur les environs. Ils s'étaient éloignés de plus de 300 mètres du camp et, pour l'instant, tout semblait tranquille. Mais ils savaient que la situation pouvait basculer d'un moment à l'autre. Mik se tourna vers Kekuta.

— Je vais aller chercher le véhicule et l'amener jusqu'ici. Ce sera moins risqué que de conduire les enfants jusque-là.

— Tu dois faire vite, Doc, j'ai bien l'impression que ça ne tardera pas avant qu'ils découvrent le garde bâillonné et de là, la disparition de leurs prisonniers.

— Ou de leur marchandise... grinça Mik entre ses dents.

Sans perdre de temps, celui-ci s'en alla au pas de course vers la fourgonnette.

Il revint au bout d'une douzaine de minutes, faisant un grand détour pour arriver par l'arrière du rocher. Les phares éteints, il roulait précautionneusement et s'approcha à quelques mètres du petit groupe.

La fillette toujours dans ses bras, Kekuta courut vers le véhicule et ouvrit vivement la portière. Déposant l'enfant sur le sol de la cabine, derrière le siège du conducteur, il se retourna et fit signe aux autres de s'amener.

— Il commence à y avoir du mouvement dans le camp, dit-il, ne traînons pas.

Aussitôt que les enfants furent tous à bord, il monta à son tour et fit glisser la portière en s'efforçant de ne pas faire de bruit. Il eut à peine le temps de se couler dans le siège du passager que Mik accélérât déjà, le balançant sur le tableau de bord en prenant un virage serré.

— Hé! Doucement, protesta-t-il.

— Désolé, mais il y a urgence, répondit Mik en pointant le camp de la tête.

De gros lampadaires avaient été allumés, baignant le camp et ses environs immédiats d'une lumière crue. De leur position, ils ne pouvaient entendre les cris des rebelles, mais on devinait une grande agitation dans la place. Mik choisit de s'enfoncer encore plus profondément dans la savane. Il rejoindrait une piste qui l'amènerait au nord du campement, et même s'il devait ensuite traverser le village, l'anonymat de la fourgonnette les mettrait à l'abri; des véhicules comme celui-ci étant nombreux dans les rues.

— N'allume pas les phares tout de suite, dit Kekuta, qui gardait les yeux fixés sur le rétroviseur latéral. Ils ont sauté

dans leurs jeeps et sillonnent le coin avec de puissantes lampes-torches.

— Ils ne mettront pas longtemps à comprendre que les enfants n'ont pas pu s'enfuir à pied.

Ceux-ci étaient silencieux dans l'habitacle. Les plus vieux gardaient les plus jeunes massés autour d'eux, et tous devinaient instinctivement qu'il valait mieux ne pas nuire aux deux hommes qui étaient venus miraculeusement les sauver.

— Si tu réussis à rejoindre la piste d'ici cinq minutes, je dirais qu'on a une petite chance de s'en sortir.

— Seulement une petite ? dit Mik, cramponné au volant.

Le danger qui les guettait, outre ces brutes sanguinaires qui les recherchaient, c'était de crever un pneu, ce qui compromettrait sérieusement leurs chances de fuite. Mais pire encore, ils pouvaient tomber à tout moment sur l'une des mines antipersonnel qui polluaient la région. Des organismes internationaux travaillaient depuis plusieurs années afin de nettoyer le pays de ces engins de mort, mais il restait encore du travail à faire. Mik avait eu à quelques reprises à traiter des adultes ou des enfants ayant mis un pied là où ils n'auraient pas dû, et les blessures qui en résultaient étaient particulièrement affreuses, même si ça valait toujours mieux que d'être mort. Il tentait de se rassurer en se disant que les gens de Halo Trust, organisme humanitaire qui nettoyait la région, avaient passé plusieurs mois dans ce secteur l'année précédente avant de se déplacer vers le centre du pays. Peut-être avaient-ils réussi à tout enlever...

Louvoyant du mieux qu'il le pouvait entre les irrégularités du terrain, les roches effilées et les souches desséchées, Mik bénissait et maudissait à la fois cette nuit sans lune. Un peu de clarté aurait été bienvenue, mais c'eût été les rendre plus visibles à leurs ennemis. L'un dans l'autre, il préférait composer avec l'obscurité. La piste apparut enfin, leur donnant un faux sentiment de sécurité. Il résista à

l'envie d'allumer les phares et préféra attendre d'être à proximité du village pour le faire, là où il y aurait un peu plus de circulation.

— Comment vont les enfants ? demanda-t-il à Kekuta.

Celui-ci se retourna et s'adressa à eux d'abord en somalien, puis en swahili. Il n'obtint que des réponses laconiques. Les enfants étaient encore trop sonnés par les événements pour réagir avec vigueur.

— Y en a-t-il parmi vous qui me comprennent ? s'enquit Mik en les regardant dans son rétroviseur.

Il vit vaguement quelques mains se lever, mais il aurait été bien en peine de dire qui l'avait fait. Ce n'était pas là l'important. Il lui suffisait de savoir qu'il pouvait s'adresser à quelques-uns d'entre eux sans avoir à passer par l'intermédiaire de Kekuta. Ils s'étaient maintenant passablement éloignés du camp, mais la grande boucle qu'ils effectuaient les ramènerait à moins de deux kilomètres à l'ouest de celui-ci. C'est là qu'il leur faudrait redoubler de prudence. L'un des enfants se fit alors entendre et eut un échange bref avec Kekuta.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'informa Mik.

— Il dit qu'il doit absolument se soulager.

— Le moment est mal choisi. Il ne peut pas attendre ?

S'ensuivit une discussion entre le Kenyan et l'enfant, au bout de laquelle Kekuta revint vers Mik.

— Il semble que non, que c'est très urgent. Il dit qu'il est malade depuis plusieurs jours.

Le médecin jura tout bas. Il ne pouvait prendre le risque de contaminer tous les enfants en les mettant en contact avec des déjections infectées. Il arrêta la fourgonnette au milieu de la piste. Il n'y avait pas âme qui vive.

— Dis-lui de faire vite.

C'est un garçon qui se leva, l'un des plus grands du groupe. Il passa devant les autres en se tenant le ventre à deux mains et disparut à l'arrière du véhicule.

Mik Jones parcourt les points chauds de la planète sous l'égide de Médecins sans frontières afin de venir en aide aux plus vulnérables. Son affectation au Somaliland se termine sur une note dramatique alors qu'il rescape, avec son beau-frère et meilleur ami, des enfants d'un camp de rebelles. Sa mutation au Kenya prend alors des allures de fuite. Et tout n'est pas simple à bord du cargo qui les transporte : entre les problèmes causés par la troupe de jeunes qui les accompagnent et les dangers d'une mer hostile au large de la corne d'Afrique, Mik naviguera en eaux troubles.

CLAUDINE DOUVILLE a toujours aimé l'aventure. Entre son métier de commentatrice sportive qui l'a fait voyager pour couvrir les grands événements de la planète et sa passion des expéditions et des rallyes dans les déserts ou les montagnes, elle canalise son énergie dans l'écriture. Puisant à la fois dans sa propre expérience et dans une imagination qui fait le reste, elle invite le lecteur à se plonger dans les aventures de ses personnages. *La Mer de tous les dangers* est son septième roman.

